Document generated on 05/16/2024 6:37 p.m.

Vie des arts

Vie des arts

Lettre de New-York

Jean-Loup Bourget

Volume 23, Number 94, Spring 1979

URI: https://id.erudit.org/iderudit/54749ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bourget, J.-L. (1979). Lettre de New-York. *Vie des arts*, *23*(94), 12–13.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

1. Mathias GRÜNEWALD
L'Apôtre Pierre agenouillé, 1511. Pastel; 147 cm x 267.
Dresde, Staatliche Kunstsammlungen.
(Phot. The Metropolitan Museum of Art)

2. *Casque d'apparat*, 1599. Hauteur: 36 cm.
Dresde, Staatliche Kunstsammlungen.
(Phot. The Metropolitan Museum of Art)

3. Albrecht DÜRER
Portrait de Bernhard von Reesen, 1521. Panneau; 45 cm 5 x 31.
Dresde, Staatliche Kunstsammlungen.
(Phot. The Metropolitan Museum of Art)

4. Henri MATISSE
La Serpentine, 1909. Bronze; H.: 56 cm 5
New-York, The Museum of Modern Art.

5. Henri MATISSE
Chasuble rouge, 1950-1952.
New-York, The Museum of Modern Art.
(Phot. The Museum of Modern Art)

1

LETTRE DE NEW-YORK

Le chroniqueur de l'actualité artistique à New-York doit faire face à un problème familier: celui de l'embarras de richesses. Les galeries commerciales à elles seules pourraient fournir la matière d'un long article, qu'il s'agisse des dernières sculptures (1970-1976) de Calder chez Knoedler ou des récentes peintures, gouaches et dessins (1969-1978) de Miró dont on célèbre le 85e anniversaire chez Pierre Matisse (dans l'un et l'autre cas, aisance suprême, simplicité des moyens employés: quelques morceaux de tôle découpée pour Calder, quelques coups de pinceau et de l'encre de Chine sur du papier journal pour Miró). Il faudrait signaler, chez Gimpel et Weitzenhoffer, la très belle exposition de Louis Le Brocquy, peintre irlandais qui réside en France et s'apparente à Bacon. Le Brocquy est hanté par le thème de la tête (en l'occurrence, le visage de son compatriote James Joyce), thème dont les échos celtiques sont indéniables (comme en témoigne l'*Hommage à Clonfert* du même peintre, ou une célèbre sculpture gauloise, la *Tarasque de Noves*, monstre appuyé sur des têtes coupées)[1]. Il conviendrait de noter l'hommage que rend André Emmerich à Philippe Hosiasson, peintre français d'origine russe, décédé en 1978, qui s'apparente aux expressionnistes abstraits d'Amérique, à Clyfford Still par exemple. De remercier Lucien Goldschmidt qui réhabilite l'œuvre gravé de Charles Maurin, petit maître fin-de-siècle qui mêle au symbolisme un naturalisme qui le rapproche de Degas, Lautrec, Mary Cassatt, ... De saluer enfin les Services Culturels Français qui exposent de superbes tirages des *autochromes* (procédé Lumière) de la collection Albert Kahn, photographies en couleur du Tonkin datant de 1915-1916. Mais l'espace manque, et les musées requièrent notre attention.

Trois expositions, sans conteste, majeures: Matisse au Musée d'Art Moderne, Rothko au Guggenheim, la Splendeur de Dresde au Metropolitan. Le Musée d'Art Moderne commence à célébrer son 50e anniversaire en montrant tous les Matisse de sa collection, la plus riche au monde en œuvres de ce peintre. Quelques-unes dominent nettement le lot: pour la peinture, *La Danse* (dont on admire la seconde version en U.R.S.S.), *Le Studio rouge, Les Marocains, La Leçon de piano;* pour les papiers découpés, *Souvenir d'Océanie* et la merveilleuse *Piscine* que Matisse avait dessinée pour sa salle à manger; pour la sculpture, la série des quatre *Dos* de plus en plus monumentaux, massifs, rectilignes; pour la décoration enfin, où Matisse excella, le vitrail *Nuit de Noël* et les chasubles de Vence. Je ne ferai qu'un reproche à John Elderfield, l'organisateur de l'exposition: le succès (prévisible), donc la foule, y rend impossible tout recul, toute contemplation ou délectation de ces œuvres qui plaisent par leur équilibre (sans cesse remis en question par Matisse lui-même) entre la démarche intellectuelle et la jouissance sensuelle. A la radio, la publicité du Musée affirme que Matisse est décidément *le* grand peintre du 20e siècle — le jugement m'a paru de circonstance, mais il est vrai que Matisse, en deçà de Picasso pour la recherche formelle, en deçà de Bonnard pour le plaisir des sens, constitue une sorte d'idéale synthèse, un abrégé de la peinture moderne[2]. On signalera par ailleurs, toujours au Musée d'Art Moderne, dans la série expérimentale des *Projects*, la belle ruine imaginaire d'Anne et Patrick Poirier, bois calciné et charbon de bois lentement envahis par une eau noire, une eau de douves, *Ausée.*

Au Guggenheim, après deux intéressantes expositions consacrées à Alberto Burri et à Henri Michaux, une importante rétrospective Rothko que complètent d'une part les peintures murales de l'artiste (1958-1959) à la Galerie Pace, et qu'éclaire d'autre part une présentation, au Musée Whitney, sur les années de formation de l'Expressionnisme abstrait. Si, comme Matisse, Rothko a peint dans des styles divers, il a, contrairement à Matisse, longtemps tâtonné, flirtant avec un expressionnisme figuratif qui évoque un peu celui de Lemieux (v. 1936-1938), puis avec la mythologie grecque et le surréalisme, et s'est enfin révélé après la guerre, lorsqu'il a abandonné le sujet, s'est voué aux grands formats et aux grandes plages de couleur qui, tantôt vives, tantôt sombres, toujours semblent rayonner une vie spirituelle intense, voire insoutenable. L'art ici se fait religion (Rothko est l'auteur d'une chapelle à Houston), et la démarche de Rothko, comme celle de Mallarmé, a des accents mystiques, sollicitant le langage pictural jusqu'à l'ineffable, jusqu'à l'incommunicable, jusqu'à la mort que se donnera l'artiste en 1970. Bon catalogue, comme d'habitude, de Diane Waldman[3].

Au Metropolitan enfin, on se met à l'heure égyptienne. Tandis qu'on pouvait voir au cinéma l'excellent *Death on the Nile*, les billets pour les Trésors de Toutankhamon ont été vendus en quelques jours, deux mois avant l'événement[4]. Il est approprié que le musée consacre une petite exposition à l'égyptomanie du 18e siècle à nos jours[5]. En attendant celui que l'Amérique appelle familièrement «King Tut», on a construit une cathédrale de verre pour abriter le temple nubien de Dendur, sauvé des eaux du Nil ou, plus précisément, du barrage d'Assouan et de son lac de retenue; sous prétexte de reconstituer son milieu naturel, cet écrin orgueilleux écrase le charmant petit temple, qui date de l'époque romaine (le Pharaon, c'est l'Empereur Auguste). De son côté, le Musée de Brooklyn évoque *L'Afrique dans l'antiquité — Les Arts de la Nubie et du Soudan.* L'idée est judicieuse et s'inspire non seulement de préoccupations érudites — et de la volonté de donner la réplique au Metropolitan —

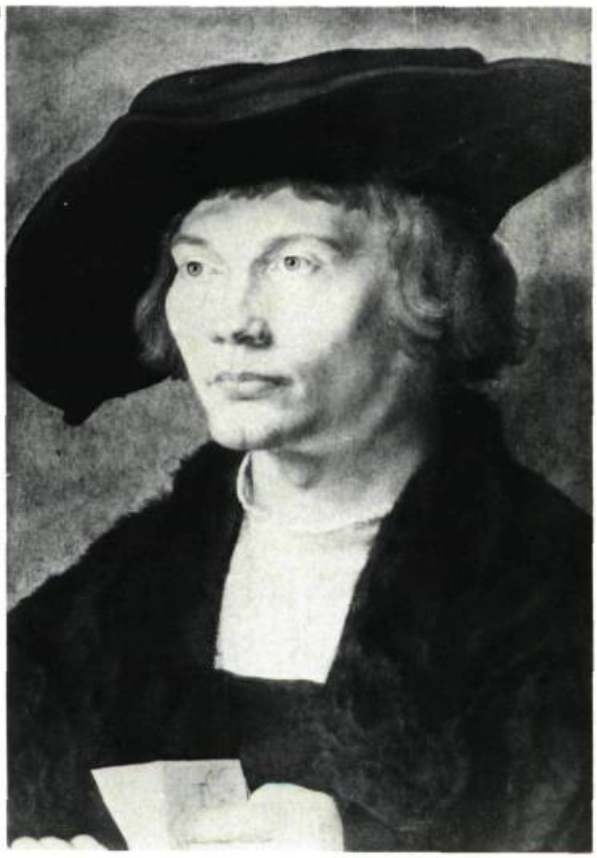
2

mais aussi du souci légitime d'attirer la communauté de Brooklyn, en grande partie noire, donc curieuse de *l'africanité*. C'est un premier aperçu sur une civilisation jusqu'ici négligée parce qu'elle est souvent tombée dans l'orbite de l'Égypte, mais qui mêle de manière savoureuse éléments égyptiens, éthiopiens et d'Afrique noire[6]. Pour revenir au Metropolitan, il faut signaler le trésor semble-t-il inépuisable que recèle la collection Lehman, dont on nous montre, dans la crypte d'une autre cathédrale de verre, en de charmantes présentations qui n'attirent que les vrais amateurs, les dessins: la dernière en date réunit des dessins d'Europe du Nord, Flandre, Allemagne, qui font un écho raffiné à la *Splendeur de Dresde*, où l'on se bouscule.

Il faut dire que Dresde, c'est effectivement la caverne d'Ali Baba, un invraisemblable entassement de richesses par les Grands Ducs et Électeurs de Saxe, et dont nous sommes redevables à la générosité de la R.D.A., (bien) inspirée par l'esprit d'Helsinki. L'exposition fait l'historique d'une collection réunie au fil de cinq siècles, et la division traditionnelle entre *Cabinet de curiosités* mêlant objets d'art et bizarreries naturelles, *Musée des armures, Pinacothèque, Cabinet des estampes*, a été scrupuleusement respectée, de préférence à la chronologie. Il est bien difficile dès lors de ne pas céder à la tentation de l'énumération. Disons que les temps forts sont, bien entendu, les objets précieux, noix de coco ou œufs d'autruche, coquillage et coraux, ambre, corne de rhinocéros et cristal de roche, sertis de pierres et de métaux précieux et de perles baroques (c'est le triomphe du maniérisme et du baroque; le chef-d'œuvre est un Maure couvert de bijoux, appuyé sur un socle en écaille de tortue et présentant un plateau d'émeraudes; il est signé Dinglinger et Permoser, v. 1724); parmi les tableaux, Cranach, Palma le Vieux (*Jacob et Rachel*), plusieurs Poussins (notamment *Le Royaume de Flore* aux tons éteints de vieille tapisserie et à l'iconographie morbide), la *Sainte Cécile* de Carlo Dolci, Vermeer, que sais-je . . . mais aussi une admirable série de paysages romantiques (Caspar David Friedrich); enfin, les dessins et gravures: Burgkmair (*Le Triomphe de Maximilien*), Dürer (*Homme des bois*), Cranach, Grünewald, Gossaert dit Mabuse, Rembrandt (un dessin, *Le Christ sur le lac de Tibériade*, est d'une simplicité comparable à celle de *Collioure*, lithographie de Matisse, 1907), Fuseli, Friedrich encore, . . . Ce qui fait l'unité de ces diverses collections, c'est peut-être un certain faire porcelainé, commun à Carlo Dolci, Paul Bril, aux Hollandais, à Friedrich et . . . aux porcelaines de Meissen. Mais ceci reste superficiel, à la fois parce que les exceptions sautent aux yeux (les Crespi à la facture très libre), et parce que l'on sent, derrière le raffinement de ces Électeurs d'une marche tout de même lointaine (ils régnèrent sur la Pologne avant le partage), la passion mal apaisée des violences guerrières, des tournois (dont de belles peintures sur bois gardent le souvenir), un appétit d'ogre qui plairait à Michel Tournier et qui demeure, malgré les apparences, bien distinct de la *civilisation* latine, occidentale. Le portrait de l'Électeur Auguste 1er par Wehme (1586) est éloquent à cet égard. La Splendeur de Dresde, c'est un peu la caverne de Polyphème . . .[7]

Jean-Loup BOURGET

3



1. Louis Le Brocquy: *Studies towards an Image of James Joyce*. Exposition présentée successivement à Gênes, Zürich, Londres, Belfast, Dublin, New-York (Gimpel & Weitzenhoffer, Sept.-Oct. 1978) *Montréal* (Waddington Galleries, Nov. 1978), Toronto (Waddington Galleries, Déc. 1978).
2. *Matisse in the Collection of the Museum of Modern Art*, 27 oct. 1978-30 janv. 1979.
3. *Mark Rothko: A Retrospective*. Guggenheim (27 oct. 1978-14 janv. 1979); Museum of Fine Arts, Houston (8 fév.1er avril); Walker Art Center, Minneapolis (20 avril-10 juin); County Museum of Art, Los Angeles (3 juillet-26 sept.).
4. *Les Trésors de Toutankhamon* terminent leur circuit des États-Unis (après Washington, Chicago, la Nouvelle-Orléans, Los Angeles et Seattle) au Metropolitan, du 20 déc. 1978 au 15 avril 1979.
5. *Egyptomania*, 16 janv.-11 mars 1979.
6. *Africa in Antiquity: The Arts of Ancient Nubia and the Sudan*. The Brooklyn Museum (30 sept.-31 déc. 1978); Seattle Art Museum (15 fév.-15 avril 1979); New Orleans Museum of Art (19 mai-12 août); Haags Gemeentemuseum, La Haye (15 sept.-11 nov.).
7. *La Splendeur de Dresde*. National Gallery of Art, Washington (1er juin-4 sept. 1978); Metropolitan Museum, New-York (21 oct. 1978-13 janv. 1979); California Palace of the Legion of Honor, San Francisco (18 fév.-26 mai 1978).

4

5